

COSMOS, CHAOS
ET LE MONDE QUI VIENT

NORMAN COHN

COSMOS, CHAOS
ET LE MONDE QUI VIENT

Du mythe du combat à l'eschatologie

Traduit de l'anglais par
GILLES TORDJMAN

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

EDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2000

TITRE ORIGINAL

Cosmos, Chaos and the world to come

AVANT-PROPOS

CE livre examine les plus profondes racines, et l'apparition, d'une espérance qui continue de s'épanouir aujourd'hui. Celle qui veut qu'un merveilleux achèvement advienne sous peu, quand le bien aura finalement triomphé du mal pour toujours en le réduisant à néant ; quand on aura fait un sort aux mandataires du mal ou qu'on les aura supprimés physiquement, quand les élus se confondront désormais avec la collectivité unie et pacifiée, sur une terre transformée et purifiée : cette espérance a connu une longue histoire dans notre civilisation. Sous l'apparence d'un christianisme déclaré, elle a exercé une fascination puissante à travers les siècles, qui se perpétue ; et sous des atours séculiers, on peut la reconnaître aisément dans certaines idéologies socio-politiques. D'un autre côté, bien des grandes civilisations, certaines durant plusieurs milliers d'années, n'ont rien su d'une telle espérance. Aussi convient-il de se demander quand et comment cette idée a pris forme. Et quelle sorte de vision du monde l'a précédée.

Ces questions m'ont occupé depuis près d'un demi-siècle, en fait depuis que j'ai écrit ma première étude sur les croyances communes, *Les Fanatiques de l'Apocalypse*, dans les années de l'immédiat après-guerre. D'autres avant moi s'en étaient bien sûr préoccupés, mais je n'avais pas trouvé à me satisfaire des réponses classiques. Je doutais du fait que des peuples "archaïques" ou "primitifs", en tout lieu et à tout âge, aient pu vraiment se figurer le temps comme une longue suite de cycles ponctuée de destructions et de renaissances du monde, de l'humanité, ou des deux à la fois. Et aussi : pouvait-on être aussi sûr que les premiers à espérer un achèvement singulier étaient les Juifs et les Chrétiens ? Toutes ces choses semblaient mériter une réévaluation.

Il y a vingt ans de cela, j'entrepris de les approfondir. Ce livre résume les conclusions qui, peu à peu, dans la durée, se sont imposées à moi.

*Wood End,
Hertfordshire, Angleterre.*

PREMIÈRE PARTIE

LE PROCHE-ORIENT ANCIEN ET AU-DELÀ

CHAPITRE I

LES ÉGYPTIENS

L'UNIVERS, compris comme un ordre dans lequel tout s'intègre et s'ordonne, était une chose tenue pour acquise dans le Proche-Orient antique : tout, sur la terre comme au ciel, dans la nature comme dans la société, avait été créé et animé par les dieux ; et les dieux veillaient encore.

Le cosmos, pourtant, ne connaissait pas la quiétude. Des forces chaotiques menaçaient sans relâche. Et là aussi, les dieux étaient à l'œuvre. Si certains étaient favorables, d'autres ne l'étaient pas – et certains dieux pouvaient se montrer tour à tour favorables ou destructeurs. Toutes les interprétations du monde proche-orientales partageaient cette conscience non seulement de l'ordre mais aussi de l'instabilité de cet ordre.

Néanmoins, on se figurait l'ordre cosmique comme essentiellement pérenne. On voyait bien sûr apparaître des mutations, des avancées technologiques avaient lieu ; mais rien de tout cela n'incitait à penser que le futur serait radicalement différent de tout ce qu'on connaissait du présent et du passé : telles furent les choses, ainsi devaient-elles demeurer. Au cœur des conceptions du monde proche-orientales régnait le principe d'immuabilité.

Conçues par des prêtres et des théologiens, ces interprétations du monde emportaient l'adhésion assez unanime des couches supérieures de la société : pour les monarques, les fonctionnaires et les scribes, elles servaient à justifier un ordre social qui apportait tant de bénéfices manifestes aux privilégiés. Mais ces conceptions n'étaient pas pour autant rejetées par le peuple. Après tout, l'intérêt pour l'ordre et le chaos reflétait l'expérience commune de l'état des choses. L'homme du commun savait très bien avec quelle facilité ses projets pouvaient être contrariés et son œuvre ruinée : chaque jardin, chaque champ pouvait devenir la proie du déluge ou de la sécheresse, chaque troupeau pou-

vait être raflé par des hordes étrangères à la communauté aussi bien que par les voleurs ordinaires appartenant à celle-ci. Le peuple ne pouvait qu'invoquer la protection de l'Etat, qui était presque toujours une monarchie. Quelque tyrannique qu'il fût, son rôle était de garantir l'ordre. Veiller à faire observer la loi, combattre et punir le crime, veiller également à se prémunir contre les ennemis étrangers, et si besoin les défaire dans la bataille ; tout cela ne permettait pas seulement à l'Etat de survivre, mais confortait et renforçait également l'ordre cosmique. Le fonctionnement régulier et efficace de ce grand protecteur, l'Etat, et de son incarnation suprême, le Roi, appartenait au même ordre globalisant que le soleil, la lune et les étoiles, et le cycle des saisons.

Parce qu'elles s'enracinaient dans la réalité quotidienne, les conceptions des prêtres et des théologiens étaient généralement acceptées, même par ceux qui en avaient une intelligence approximative. Et parce qu'il s'agissait de conceptions religieuses, non de systèmes philosophiques abstraits, elles étaient à même de conditionner non seulement les comportements individuels mais aussi la vie politique et économique de la société.

Ces visions du monde étaient bien sûr totalement ethnocentriques : la société en question était toujours fermement campée au centre de l'univers.

II

LA conscience du cosmos et de ce qui le menaçait ne connut nulle part ailleurs qu'en Egypte un plus haut développement¹.

La vie même de l'Egypte a toujours été soumise au Nil. La majeure partie du pays est désertique et les précipitations ne permettent pas d'entretenir des cultures ou du bétail. L'agriculture n'est possible que sur une étroite

1. Les notes commencent en page 315.

bande de terre située sur les deux rives du grand fleuve et n'aurait jamais pu être pratiquée sans la crue annuelle qui s'épanche sur quelque 600 miles vers le nord entre fin juin et fin septembre. Les Egyptiens de l'Antiquité étaient fortement impressionnés par ce contraste entre ce qu'on appelait les "terres noires", pour désigner les boues épaisses déposées par l'inondation, et les "terres rouges", le désert effrayant et stérile. Sans parler des caprices du Nil lui-même. Jusqu'à ce que la technologie moderne permette de construire des barrages, il arrivait au fleuve de déborder telle année pour se tarir l'année suivante, entraînant la famine. Tout cela contribua à forger l'idée d'un monde perpétuellement menacé. De même que le contraste, toujours si marqué en Egypte, entre le jour et la nuit : un jour lumineux où le soleil, splendide, tout-puissant, créateur et bienfaiteur, cinglait haut sur les terres ; et la nuit qui avalait si brutalement le soleil. Alors s'ouvrait une période pleine de menaces où le cours de la vie semblait suspendu.

A partir de la Période archaïque, le danger allait prendre une autre dimension. Comme beaucoup d'autres régions du globe, l'Egypte avait été peuplée par des petits groupes isolés de chasseurs pendant des dizaines de milliers d'années. Au cours du quatrième millénaire, de petites colonies de fermiers se dispersèrent le long de la vallée du Nil, et dans la deuxième moitié de ce millénaire, des chefferies ou de petits Etats commencèrent à se former. Vers 3050 av. J.-C., la guerre entre ces proto-royaumes aboutit, au terme d'un processus dont on discute encore le déroulement, à la création d'un royaume unifié englobant toute l'Egypte. Mais la stabilité politique avait disparu à jamais. Dès lors, on conçut l'existence surtout en termes de conflit, réel ou éventuel.

Le cours de l'histoire égyptienne fut moins tranquille qu'on le prétend souvent. Il est vrai que le pays, protégé à l'ouest par le désert, au nord par la Méditerranée et à l'est par la mer Rouge, était moins exposé aux invasions que la plupart des Etats du Proche-Orient. Il n'en connut pas moins des périodes de tumulte politique. Si la Période

archaïque et l’Ancien Empire (vers 3050-2160 av. J.-C.²) témoignaient d’un grand épanouissement de la civilisation, ils furent suivis par deux siècles de guerre civile, de faiblesse du pouvoir et d’effondrement économique qu’on désigne comme la Première Période Intermédiaire (2160-1991). Le Moyen Empire (1991-1786) connut une restauration de la paix et de la prospérité, mais la Deuxième Période Intermédiaire (vers 1786-1540) qui lui succéda vit l’Egypte se diviser en deux royaumes et subir la domination étrangère, autant sur le plan culturel que politique. Sous la conduite d’une lignée de rois indigènes, le Nouvel Empire (1540-1070) devint le centre d’un empire qui s’étendait de la Nubie à l’Asie mineure, mais au prix de guerres à répétition. Et, après le Nouvel Empire, vint une période de lent déclin, cette fois-ci irrémédiable, durant laquelle l’Egypte fut conquise d’abord par les Perses, puis par Alexandre le Grand, avant d’être absorbée par l’Empire romain en 30 av. J.-C. La conception du monde que se faisaient les Egyptiens se ressentit naturellement de ces convulsions. Il ne faisait pas de doute que l’Etat en Egypte, quelque puissant qu’il parût, n’était jamais hors de danger. L’ordre cosmique, qui se confondait avec l’Etat, était toujours en péril.

III

LES Egyptiens ne croyaient pas que le monde avait été créé à partir de rien : quelque matière première avait existé de tout temps. Ils se représentaient la création originelle comme le façonnage de cette matière informe en un ordre cosmique.

Beaucoup de versions circulaient quant à la manière dont cela se produisit – celle qui connut la plus grande fortune, à partir du troisième millénaire, étant liée aux grands centres religieux que furent Héliopolis (qui s’appelait On à l’origine), Memphis et Hermopolis. On s’accordait sur l’essentiel. Le monde n’avait pas été façonné par un dieu qui aurait existé depuis les siècles des siècles ; ce qui avait

existé, de toute éternité, était le chaos. Ce chaos est souvent décrit en termes négatifs : on ne peut pas l’expliquer, il n’est comparable à rien, il est la négation du monde présent, du monde existant. Il est ce qui existait “avant que le ciel existe, avant que la terre existe, avant que les hommes existent, avant que les dieux soient nés, avant que la mort existe”. Pourtant, on n’imaginait pas que ce chaos fût immatériel : c’était un océan illimité appelé Noun. Les ténèbres couvraient l’abîme, car le soleil n’existait pas encore. Pourtant, au cœur de ces abysses sombres et liquides se trouvait à l’état latent la substance première à partir de laquelle le monde devait être conçu. S’y trouvait également, immergé quelque part, le démiurge appelé à réaliser cette œuvre. Mais son existence était pareillement potentielle ; il n’avait conscience ni de lui-même ni de la tâche qu’il lui restait à accomplir.

Sur la première étape de la création du monde, il y avait aussi un large consensus. A un certain moment – désigné comme “la première fois” ou “la première occasion” – une île minuscule émergea des flots : la colline primordiale. Cette idée reflète à coup sûr le phénomène, répété chaque année, de la crue et de la décrue du Nil ; le spectacle d’une terre presque submergée surgissant par la suite des eaux régénérées, couverte de limon frais et bientôt verte, pleine de créatures vivantes, fertile, prête à être cultivée : une vraie genèse annuelle. Peut-être s’y mêlait-il même, ainsi que certains commentateurs l’ont avancé, de vagues souvenirs que les paysans se transmettaient de génération en génération, souvenirs d’un temps où l’Egypte était presque entièrement recouverte par le Nil qui n’avait pas encore creusé son lit, ne laissant affleurer que quelques îlots épars. Quoi qu’il en fût, tout lieu de quelque importance se réclamait d’une telle origine. Memphis, Héliopolis, Hermopolis, Thèbes, Esna, Edfou, Dendera, Crocodilopolis n’étaient que quelques-uns des centres censés avoir vu le commencement de l’ordre cosmique.

Le Noun existait bien avant tout dieu, on l’appelait même parfois “le père des dieux”, mais il ne s’agissait pas d’une force agissante. L’organisation, le façonnage du

monde, avait dû être réalisé par le démiurge. Mais qu'est-ce que cela impliquait? Pour les Egyptiens, rien de l'ordre du conflit: le démiurge n'apparaît pas, dans les prières qui lui sont adressées, comme luttant contre le chaos ou contre les monstres du chaos. Son statut est bien différent. Le chaos originel était un état d'unité, d'indifférenciation, et le démiurge incarnait le processus de différenciation et de définition. Alors que le chaos originel était illimité, il y avait des bornes à l'ordre cosmique qui commençait à émerger sous l'action du démiurge. Une fois de plus, celui-ci portait la lumière là où il n'y avait eu que la ténèbre première. Et, dans la lumière, les choses pouvaient exister séparément. A travers le créateur, l'unicité se muait en multiplicité⁴. Si l'état d'origine est dépeint comme le temps "où deux choses n'étaient pas encore advenues dans l'existence", le démiurge reçoit le nom de "l'Un, qui se divise en millions"⁵.

Les théologiens d'Héliopolis et d'Hermopolis tenaient que le créateur était le dieu-soleil Râ, ceux de Memphis lui préféraient le dieu-terre Ptah⁶. Tous s'accordaient sur le fait qu'il avait accédé à la pleine existence au moment où la première colline émergea. Alors qu'au cœur du Noun il demeurait dans un état de "sommolence" ou d'"inertie", il devait se transformer à mesure qu'il prenait conscience de lui-même. Non engendré par un père, et conçu par nulle mère, il s'était donné un corps par sa propre volonté afin d'inaugurer une existence active.

Ptah, le créateur selon la doctrine de Memphis, était également appelé Taténe, "la terre qui émerge", ce qui le liait à la fois à la colline primordiale et au limon naissant de la crue annuelle. Ptah avait créé le monde, les dieux, leurs temples et leurs images. Il était maître de toute substance. Il avait fondé les provinces et les cités d'Egypte. Le boire et le manger, la subsistance matérielle nécessaire à la vie, étaient ses dons. Il était à l'origine de tous les arts et de toutes les techniques, le patron de l'architecture, de la sculpture, de la fonte des métaux. C'était lui qui avait établi les dieux en leur juste place et les y maintenait; le soleil aussi était son œuvre et lui était soumis.

Mais la théologie la plus influente était celle d'Héliopolis. A partir du milieu du troisième millénaire, le dieu-soleil Râ (ou Rê) s'imposa comme le dieu majeur de la cité d'Héliopolis, et devait bientôt se confondre avec l'antique dieu des Héliopolitains, Atoum (signifiant "Celui qui est achevé"), avec le dieu-scarabée Khépri ("Celui qui vient à l'existence"), avec le dieu-faucon Horus, avec le dieu des horizons Akhti. Dans le cours de l'histoire égyptienne, Râ fut en effet identifié à la plupart des divinités adorées comme des dieux suprêmes dans les diverses cités, qui perdirent de ce fait leurs attributs d'origine pour s'élever à la dignité du dieu-soleil, du démiurge autoengendré. Ainsi l'obscur Amon, dieu de Thèbes, devint-il le puissant Amon-Râ quand la cité fut choisie pour capitale de la dynastie régnante, au début du Nouvel Empire.

Rien de tout cela n'amoindrit la suprématie de Râ ou son omnipotence en tant que démiurge. Pas plus que sa stature ne fut affectée par des théologies telles que celles d'Hermopolis ou d'Esna, qui maintenaient que Râ ne venait pas directement du Noun mais avait été créé par des démiurges qui, eux, en sortaient. En effet, alors que les prêtres s'efforçaient de concilier les diverses théologies, le dieu-soleil s'affirma comme une présence vraiment universelle. Son seul rival sérieux fut le dieu Osiris, dont nous parlerons plus tard. Et ce ne fut que très tardivement, dans la période gréco-romaine, que le culte d'Osiris supplanta finalement celui de Râ.

La manière dont le démiurge se manifesta pour la première fois était un sujet de spéculation. D'après les textes du temple d'Edfou, il prit son envol depuis la ténèbre primordiale sous la forme d'un faucon, pour s'établir sur un roseau au bord de l'eau. Les prêtres hermopolitains faisaient preuve d'une imagination plus fertile encore. A les en croire, juste après "la première fois", huit divinités primitives – certaines sous l'apparence de grenouilles, d'autres sous celle de serpents et toutes, par conséquent, directement liées au chaos aqueux – donnèrent naissance à une fleur de lotus dans le lac du temple d'Hermopolis, d'où Râ émergea sous la forme d'un enfant. Les Hermo-

politains évoquaient également un œuf cosmique qui aurait éclos sur la colline. Mais l'iconographie prêche en faveur d'une version encore différente, d'origine héliopolitaine. Las de flotter dans le Noun, le démiurge se serait hissé sur la colline sous la forme d'un homme déjà muni d'yeux, d'une bouche, d'une langue, de mains, d'un cœur, de bras, de jambes et d'un pénis.

Les premières créations du démiurge furent Chou, le dieu de l'air, et une déesse, incarnant probablement le principe humide, appelée Tefnout. Selon une version, il les créa en se masturbant ; selon l'autre version, en crachant. Telles étaient du moins les versions héliopolitaines. La théologie de Memphis se montrait plus subtile : Ptah aurait conçu en son âme les dieux qu'il entendait créer, puis aurait donné à ces idées une existence concrète au moyen de sa langue, c'est-à-dire par le verbe. Il était généralement admis qu'une fois créés, Chou et Tefnout avaient fabriqué la terre, considérée comme un plat aux rebords striés, et le ciel, vu comme une cuvette renversée reposant sur des supports qui le maintenaient à bonne distance du sol. La terre et le ciel s'accouplèrent pour donner naissance à deux couples divins. Avec l'apparition de ces divinités commença un processus graduel qui finit par peupler le monde de dieux, d'êtres humains et d'animaux. Ici, le dieu potier Khnoum tenait un rôle capital puisqu'il modelait chaque embryon sur son tour avant de le placer dans la matrice maternelle.

Les dieux égyptiens avaient beaucoup de choses en commun avec les êtres humains. Il est vrai que dans les temps préhistoriques les Égyptiens, comme beaucoup de peuples primitifs, donnèrent des formes animales à la plupart de leurs divinités ; mais à la Période archaïque et dans l'Ancien Empire, déjà, de plus en plus de dieux se voyaient conférer une forme humaine ou partiellement humaine. Qui plus est, les dieux partageaient certaines limitations des êtres humains. À l'exception du démiurge, ils n'étaient ni omniscients, ni omnipotents : en certaines circonstances ils pouvaient être pris par surprise et ils n'étaient pas toujours capables d'avoir une influence sur les événements. Ils

ne jouissaient pas plus d'une vie éternelle. Tous, sauf le démiurge, avaient été créés par des dieux antérieurs et tous pouvaient vieillir et mourir. Certains mythes décrivent le dieu-soleil lui-même comme vieillissant, et se retirant pour installer un autre dieu délégué. À Thèbes, Edfou et Hermopolis, il existe même des tombes de dieux censés avoir vécu et être morts dans un passé éloigné. Tout cela soulignait la parenté entre les dieux et les hommes.

Ce qui ne veut pas dire qu'un abîme ne les séparait pas. Les dieux vivaient au-delà des limites de la terre – que ce soit dans les cieux ou dans le monde souterrain – et les humains n'avaient pas de contact direct avec eux. Ils agissaient pourtant sur terre, et de puissante manière. Un champ de force environnait chaque divinité, chacune irradiait un pouvoir magique qui s'appliquait à tout ce qui pouvait retenir son attention. Qui plus est, et quelles qu'aient été leurs différences, les dieux et les déesses formaient une communauté, presque une famille : leurs relations parentales, filiales, matrimoniales ou autres, ajoutées à leurs différences de personnalité et de fonction, participaient à la dynamique cachée de l'univers. C'était une idée qui inspirait la crainte, et les Égyptiens, de fait, ressentaient de la crainte face à la puissance et à la majesté de leurs divinités – un sentiment si profond qu'il reste sensible aujourd'hui encore dans la salle hypostyle de Karnak, avec ses cent trente-quatre colonnes géantes groupées par rangées de seize.

Mais l'amour se mêlait à la crainte, comme on peut le voir dans telle prière : "Je me prosterne devant toi avec crainte, avec amour je lève les yeux vers toi⁷". Pour les Égyptiens, les hommes et les femmes n'avaient pas été créés afin de servir les dieux comme des esclaves, mais pour leur propre salut, comme les dieux eux-mêmes. Ils étaient vraiment convaincus qu'au moment de la création du monde, le démiurge avait pris un vif plaisir en l'agencant ainsi, avec sa lumière diurne, ses plantes, ses animaux – et ses dieux – afin de répondre aux besoins des humains. Son exemple donnait le "la" aux autres dieux : presque tous étaient bienveillants. Être soumis à de tels êtres n'était pas une épreuve.

En outre, les Egyptiens savaient que, tout comme eux, les dieux étaient à la fois liés et soutenus par le principe de l'ordre global, appelé *maât*.

IV

LE concept de *maât* se développa en réponse aux besoins de l'Etat égyptien⁸. Sitôt que l'Etat prit forme, il devint clair qu'une politique aussi complexe, englobant tant d'origines diverses et aux intérêts souvent antagonistes, réclamait un corps de doctrines. Seul un tel corps de doctrine, élaboré comme un système et appliqué autoritairement, pouvait éviter le chaos. Le mot "*maât*" signifiait "base" ou "équilibre" – comme le socle d'un trône. Et *maât* était, de fait, le socle sur lequel reposait le système législatif de l'Egypte. Un ancien roi pouvait se baptiser "seigneur du *maât*" et se prévaloir de l'avoir conçu en son cœur pour le proclamer par sa bouche.

Rapidement, *maât* acquit une signification bien plus large : le mot fut utilisé pour désigner le principe d'un ordre si global qu'il gouvernait tous les aspects de l'existence. L'équilibre de l'univers et la cohésion de ses éléments, le cycle des saisons, les mouvements des corps célestes, le cours diurne du soleil – et, pour ce qui concerne les êtres humains, l'observance stricte des obligations religieuses par les prêtres ; la bonne foi, l'honnêteté et la sincérité dans les relations entre personnes – tout cela relevait du domaine de *maât*. Dans la croyance égyptienne, on se figurait la nature et la société comme les deux faces d'une seule et même réalité : tout ce qui était harmonieux et normal dans l'une comme dans l'autre était une expression de *maât*.

Ce n'est pas pour rien que le hiéroglyphe de *maât* rappelait la colline primordiale, car on en était venu à imaginer *maât* comme le socle sur lequel s'appuyait l'ordre cosmique. *Maât*, croyait-on, avait existé dès le tout premier instant où l'ordre cosmique commença d'émerger du chaos originel et symbolisait en fait l'état primitif du

monde : le démiurge l'avait établi lorsqu'il s'était hissé au sommet de la colline primordiale.

Dans la théologie de Memphis, le dieu-terre Ptah est appelé "seigneur de *maât*", et le piédestal avec lequel on le représente d'ordinaire est d'une forme semblable au hiéroglyphe de *maât*. Dans la théologie héliopolitaine, c'est bien sûr le dieu-soleil Râ qui incarnait le "seigneur du *maât*⁹". Ici, l'apparition de *maât* était contemporaine du premier lever de soleil. De plus, chaque aurore était vécue comme le rappel de cet événement originel par-delà les profondeurs du passé. Le climat égyptien connaissait – et connaît toujours – des aurores merveilleusement lumineuses ; les anciens Egyptiens les considéraient comme un miracle quotidien, une répétition de "la première fois". Et ce qui suivait était à peine moins merveilleux. On imaginait le dieu-soleil croisant chaque jour dans le ciel à bord d'un vaisseau et traversant le monde souterrain chaque nuit sur une autre nef. La traversée victorieuse du périlleux monde souterrain, accomplie grâce au renfort de divinités inférieures, la réapparition triomphale de l'aube, tout cela administrait la preuve répétée que le dieu-soleil avait le pouvoir de sustenter et de régénérer l'ordre cosmique.

Le dieu-soleil et *maât* étaient si intimement associés qu'ils en étaient inséparables. *Maât* entretenait l'existence de Râ : un chant dédié au dieu soleil proclame : "ta nourriture est *maât*, ta boisson est *maât*, ton pain est *maât*, ton vêtement est *maât*¹⁰". Pour finir, il existait également une déesse appelée Maât. Elle aussi était intimement liée au dieu-soleil ; on la désigne même parfois comme sa fille. La déesse Maât accompagnait Râ lorsqu'il sillonnait le ciel à bord de son navire ; on la représente souvent tenant le rôle de pilote, à la proue. Guidé de la sorte, Râ suivait une route dont la rectitude elle-même affirmait la perfection d'un ordre indestructible.

Depuis les hauteurs des cieux, Râ observait les actions des êtres humains et les jugeait¹¹. Ceux qui se sentaient lésés pouvaient lui exposer leurs doléances, sachant qu'il rendrait justice, car c'était un juge incorruptible et équitable. Un fonctionnaire qui avait été injustement congédié

pouvait en appeler au dieu-soleil afin de retrouver ses prérogatives et de punir son puissant persécuteur. Les moins privilégiés, les plus fragiles, pouvaient particulièrement compter sur son appui : il protégeait les orphelins, les opprimés et les pauvres de l'arbitraire et de la tyrannie. Tout ceci est longuement exprimé dans les chants datant du Nouvel Empire, mais se trouvait déjà clairement en germe dans le célèbre *Enseignement pour Merikaré* qui date d'environ 2050 av. J.-C.¹².

Dans son pouvoir judiciaire, Râ s'appuyait sur l'équipage de la barque solaire. La déesse Maât l'aidait bien évidemment, ainsi que quatre babouins qui se tenaient assis à la proue du navire. Vivant avec *maât*, détestant tout ce qui allait à son encontre, ils veillaient à ce que le fort n'opprime pas le faible ; dans cette tâche, nous dit-on, ils firent l'offrande de *maât* à Râ, et les dieux en furent réjouis¹³. Mais par-dessus tout, Râ s'appuyait sur son secrétaire et député, le dieu-lune Thot, parfois considéré comme son fils¹⁴. Une prière à Râ montre clairement ce que cela implique : "Chaque jour Thot écrit *maât* à ton attention¹⁵." Thot est lui aussi représenté à la proue du navire. Sa tâche consistait à abattre les obstacles que Râ rencontrait sur sa route ; et cela aussi était une affirmation de *maât*.

Thot était doté de la sagesse et de la perspicacité nécessaires à l'application et au maintien de *maât* parmi les dieux et les hommes. En tant que "législateur des cieux et de la terre", il veillait à ce que les divers dieux conservent leurs propres domaines de compétence, à ce que chaque corps de métier, dans la société des humains, s'acquitte de sa tâche particulière, à ce que les nations respectent leurs frontières mutuelles, et à ce que chaque territoire soit bien délimité¹⁶. En tant que "seigneur des lois", il enseignait *maât* aux dieux : quand des conflits se faisaient jour parmi eux, il calmait les différends et rétablissait la paix et l'harmonie. Il accordait également son soutien à l'autorité suprême de la terre, Pharaon, dans sa tâche d'administration du gouvernement. Grâce à sa vigilance, un humain qui transgressait *maât* pouvait s'attendre à être puni, que ce soit

dans sa vie ou après celle-ci. Ennemi de toute forme de désordre, Thot se tenait sans cesse aux aguets pour s'assurer que *maât* était respecté dans tout l'univers.

V

L'INCARNATION sociale et politique de *maât* était l'Etat égyptien, dont l'essence était la monarchie, considérée comme une institution divine¹⁷. Le très long processus historique par lequel nombre de clans, de tribus et de proto-royaumes se fondirent en un Etat unique sous l'autorité d'un seul roi se confondait, dans l'imaginaire, avec le moment où la colline primordiale avait émergé des eaux et où le dieu-soleil avait pris en main le gouvernement de l'univers.

Si l'on en croit l'histoire officielle, l'Égypte avait été à l'origine dirigée par des dieux. Le premier de ces maîtres était le dieu-soleil en personne. Ses fils et ses filles lui succédèrent, puis ses petits-enfants, toujours groupés en couples royaux, qui furent à leur tour suivis par une lignée de demi-dieux et de demi-déeses ou "esprits". Les rois humains qui descendaient d'eux étaient leurs héritiers de plein droit.

En vérité, l'histoire de la monarchie égyptienne fut plutôt tourmentée : les guerres civiles décidaient souvent de la succession, et le fondateur d'une nouvelle dynastie pouvait n'être qu'un simple usurpateur ambitieux et sans scrupules. Néanmoins, la monarchie se présentait toujours comme la garante de l'ordre du monde, et le triomphe de la dynastie existante prouvait l'origine divine de cet ordre.

Le mythe de Seth et d'Osiris nous éclaire beaucoup. Seth était un dieu atypique. Alors que tous les autres dieux pouvaient être symbolisés par un animal existant, tel un chat ou un faucon, seul Seth était représenté par une créature purement fabuleuse. Sa naissance même fut violente, et contre-nature : par son seul effort, il s'arracha du flanc de sa mère, la déesse-ciel Nout, causant le trouble et la discorde au sein de l'univers. Il incarnait la force physique la